



Edouard Glissant : de la pensée archipélique au Tout-Monde

Colloque international de New York, décembre 1998
ÉDITION ÉLECTRONIQUE

Edouard Glissant, ou les Antilles repossédées

Maryse Condé, Ecrivain

Il est très embarrassant de parler de l'œuvre d'Edouard Glissant en présence de certains de ses meilleurs spécialistes : Bernadette Cailler, Michael Dash, Alain Baudot en particulier. Aussi, ma présentation n'a pas la prétention d'apprendre quoi que ce soit à personne. C'est pour moi comme une promenade dans les lieux de Glissant, une occasion de m'arrêter dans des endroits qui m'interpellent tout particulièrement.

Edouard Glissant ou les Antilles repossédées

Dans le numéro 4 de la revue Tropiques, Suzanne Césaire mettait la nature à la porte de la littérature antillaise au nom de l'exotisme.

“Et zut, écrivait-elle, à l'hibiscus, à la frangipane, aux bougainvilliers.”

Evidemment, Aimé Césaire lui-même n'obéit pas à ce commandement, lui qui explora si passionnément la géographie de son île. Pourtant, il s'ensuivit chez les écrivains antillais une sorte de méfiance, de malaise devant la Nature, coupable d'être tellement comblée, tellement somptueuse alors que l'homme est tellement démuné. Ajoutons à cela à la suite de la Négritude, un refus plus ou moins conscient de s'approprier la Nature insulaire, la Nature du pays d'exil comme si ce serait trahir une fois de plus l'Afrique, la terre mère perdue. Ainsi, la littérature antillaise s'idéologise, privilégiant souvent le récit au détriment de la description.

Il faut attendre Edouard Glissant pour que le paysage réinvestisse la littérature antillaise. Non pas bien évidemment dans un retour de l'exotisme puisque Glissant fait siennes les conceptions de

Victor Segalen qui définit l'exotisme comme une Esthétique du Divers et recommande de jeter par-dessus bord tout ce que ce mot contient de médusé et de rance, palmier, chameau, casque colonial, peau noire et soleil jaune(Segalen, 749). Avec Glissant apparaît un paysage jamais mièvre, qui n'occulte pas l'homme, mais l'amarre à ses divers éléments, les intègre les uns aux autres dans une profonde communion:

” Au Nord du pays, écrit-il dans *Le Discours Antillais* (30), l'enlacement des verts sombres que les routes n'entament pas encore. Les marrons y trouvèrent leur refuge...La nuit en plein soleil et le tamis des ombres. La souche, sa fleur violette. Le lacis des fougères. La boue des premiers temps, l'impénétrable originelle. Sous les acomas disparus, la rectitude des mahoganys que des anses bleues supportent à hauteur d'homme. Au centre, l'ondulé littéral des cannes. .. Le Sud enfin où les cabris s'égaillent”

Pour Glissant, le paysage fonde la nature la plus intime de l'être humain en éclairant sa conscience d'un soleil spécifique. La connaissance du moi n'est pas possible sans l'appropriation de l'univers géographique qui le sous-tend. A plusieurs reprises, l'écrivain affirme dans “ Soleil de la Conscience”, que le paysage d'Europe centré sur ses monuments historiques n'est pas le sien. Avec son ordonnancement, la régularité de ces quatre saisons, il crée même chez lui un réel malaise. “Mon paysage est emportement, la symétrie du planter me gêne”(19) A l'inverse, dans un élargissement de la notion de terre d'origine qui deviendra de plus en plus apparent dans l'oeuvre, il soutient qu'il ne se sent pas étranger à la Louisiane, car “les paysages des Amériques, de la plus petite île au plus vertigineux canyon communiquent une ouverture, une démesure, une manière d'irruption dans l'espace qui influencent profondément nos manières de sentir et de penser”.(*Nouvel Obs*) Je crois que chacun reconnaît que dans le premier roman, “ La Lézarde”(Seuil, 1958) le principal protagoniste est le paysage lui-même, la rivière, “comme femme mûrie dans le plaisir et la satiété... croupe élargie, ventre de feu sur les froides profondeurs de son lit, qui s'attarde et se repaît dans le cri de midi”(31) Si nous interrogeons en désordre les ouvrages de Glissant, les textes poétiques aussi bien que les textes romanesques : *Un champ d'îles*, *La terre inquiète*, *Les Indes*, *Boises* avec le sous- titre, histoire naturelle d'une aridité, *Le Quatrième Siècle*, *Mahogany*, *La Case du Commandeur*, nous découvrons sans effort le tracé d'une typologie à la fois exaltée et précise du pays réel. Il n'est pas indifférent que le Journal de sciences humaines, Journal d'approfondissement de l'identité

caribéenne qu'il fonda en 1971 à son retour à la Martinique se soit appelé *Acoma*. L'*Acoma*, c'est un arbre disparu de la Martinique dont le Père Du Tertre avait répertorié les qualités. On sait aussi que les romans de Glissant abondent en glossaires de la faune et de la flore parce que dit-il dans *Mahagony*, "la chose écrite manque en écho ou en vent" (230). Pourtant, il serait simpliste de considérer ce débordement d'images, de métaphores, de références comme purement lyriques ou descriptives. Dans *L'Intention Poétique*, Glissant nous met en garde contre cette tentation: "Je répugne, écrit-il, à sérier les noms des arbres, des oiseaux, des fleurs". En réalité, ce qui peut paraître débordement élabore une théorie précise du Paysage et de l'Histoire. La saisie du paysage se conjugue avec la possession de soi dans un effort d'imposer à travers une lecture d'éléments naturels trop souvent morcelés, perçus comme disparates: le morne, la plaine, la forêt, la rivière, la mer, un déchiffrement de l'histoire martiniquaise. "Le pays, c'est un équilibre entre ces deux forces, une patience entre les rochers noirs et furieux de l'océan (à l'est) et les plages douces et bruissantes de la mer (à l'ouest)" (*La Lézarde*, 59). Et c'est peut-être là qu'il convient de placer l'admiration constamment répétée pour le poète St John Perse. La poésie du poète béké ne se situe pas, affirme Glissant dans les topiques de la littérature européenne. "C'est, dit-il, une poésie dont les topiques sont la profusion, la jungle, le tremblement de terre, le ressassement, l'ouverture des paysages, l'acculturation, les redondances, les rythmes et c'est pourquoi il est véritablement un écrivain antillais." Comme Glissant, St John Perse prédilectionne la mer, cette étendue sans pitié. Daniel Racine dans un article de *World Literature To-Day* consacré à Glissant nous recommande de considérer le recueil *Le Sel Noir* comme l'équivalent noir d'*Amers*. Michaël Dash dans son ouvrage "Edouard Glissant", fait observer qu'il est parfois difficile de distinguer les images persiennes des images glissantiennes. "Mer sans âge ni raison, ô mer sans hâte ni saison". Glissant? Non. St John Perse dans *Amers*. "La mer est pour toujours l'enveloppe et l'à côté, ce qui est hors de tout et confine, mais qui cerne et précise en même temps" (*La Lézarde*, 42) Glissant dans *La Lézarde*.

A la mer répond la terre. Dans ce dialogue mer/terre, s'exprime certes l'obsession de l'insularité commune à la littérature antillaise. Cependant, il s'agit de quelque chose de beaucoup plus profond. La poésie consiste à trouver la cartographie des "Étranges noces de la terre et du cœur, sous le signe et la poussée de la mer souveraine". Le poème, écrit Glissant, s'achève lorsque la rive est en vue... Retour à ce rivage où l'amarre est toujours fixée. Plusieurs éléments lient la

terre et la mer, les oiseaux, les oiseaux des bord de mer, les oiseaux marins, pluviers, flamants, martins- pêcheurs, paradisiens qui symbolisent l'ascension lumineuse dans l'espace. Les arbres, car c'est en somme le même mouvement ascensionnel dans l'espace qu'ils accomplissent. Dans *Le Roman marron : étude sur la littérature martiniquaise contemporaine* (L'Harmattan,1997), Richard Burton nous fait observer: "Non seulement le paysage de *La Lézarde* est jalonné d'arbres signalétiques, les personnages sont eux-mêmes des arbres, tel Thaël lui-même qui avait poussé tout seul comme un arbre de la montagne(185) alors que Gilles, cet être de la plaine est un arbre misérable et bouleversé(140); pour sa part, le sinistre Garin est planté dans la source comme un arbre qui tente d'usurper toute la fécondité de *La Lézarde* (96)".(116)

On pourrait rédiger des pages et des pages sur les arbres chez Glissant. Ils sont emblèmes de l'espace et du temps, témoin et garant de la succession des générations. Depuis les arbres transparents, lumineux, fragiles, qui entourent dans sa fuite le fugitif du *Quatrième siècle*, jusqu'aux arbres signalétiques de *La Lézarde* déjà citée, flamboyant, manguier, prunier- mombin et fromager, au fruit à pain de *Malemort*, au mahogany surtout, au mahogany, arbre d'Amérique, qui est au centre du roman *Mahagony*, en une métaphore de l'être humain dans sa relation avec son milieu naturel.

L'ouverture de *Mahagony* est archi- connue.

"Un arbre est tout un pays, et si nous demandons quel est ce pays, nous plongeons à l'obscur indéracinable du temps, que nous peinons à débroussailler, nous blessant aux branches, gardant sur nos jambes et nos bras des cicatrices ineffaçables"(13). Avec *La Lézarde*, je considère *Mahagony* comme l'ouvrage le plus important de l'oeuvre de Glissant. Il est certain que l'oeuvre de Glissant ne doit pas être morcelée et doit se lire comme un cycle dont chaque élément est doté d'éclairages divers, mais je lis entre ces textes une relation plus étroite. Dans ces deux romans, nous retrouvons les mêmes personnages, Matthieu, Thaël, Mycéa, bien que leur positionnement soit différent. Nous y retrouvons également le narrateur qui a déjà figuré " enfant de cette histoire". Nous y retrouvons plus que partout ailleurs l'importance du Paysage qui symbolise la vie dans l'Histoire de la collectivité. Tout comme le flamboyant, le fromager, le prunier moubin dans *La Lézarde*, le mahogany sert de repère aux histoires et aux personnages du roman auquel il donne en outre son nom. Il est au principe de l'histoire tout comme il se trouve à sa fin. Mais si le premier roman, "La Lézarde" est relativement transparent, le second est beaucoup plus opaque

et les critiques n'ont pas fini d'en offrir des interprétations. Je rappelle, il est composé de trois épisodes, celui de Gani, né en 1831 dont le père "planta le placenta lors même que le plant"(38), celui de Beautemps, rebaptisé Maho en 1943 et celui de Mani, doublé de Marny, personnage réel, sorte de bandit d'honneur martiniquais, survenu en 1978. Selon Matthieu, ces épisodes sont centrés chacun sur un acte de marronnage, "de pur défi, sans perspective de maintien ni de victoire"(222). En clair, ces vies curieusement parallèles et successives ne composent pas une célébration de l'esprit de résistance et d'héroïsme, ce qui serait contraire à la pensée de Glissant qui rejette les oppositions binaires. On croirait plutôt qu'elles dessinent des trajectoires heurtées et la subversion finale n'est pas réalisée puisque la Martinique demeure un DOM.

On a beaucoup comparé la conception de l'arbre chez Césaire à celle de Glissant. Césaire se réclame du volcan, il se veut Péléen. C'est un poète de la fulguration pour qui l'arbre est d'abord jaillissement du tronc. Pour le chantre de la Négritude, chaque arbre, c'est à dire chaque culture est à la fois égal et distant de tous les autres, avec son origine, sa racine, son tronc. La conception de Glissant est à l'opposé de celle-là. L'arbre ne jaillit pas. Il plonge au plus profond de la terre et se mêle avec elle. "Quand je dis arbre, explique Glissant, et quand je pense à l'arbre, je ne ressens jamais l'unique, le tronc, le mât de sève... L'arbre est ici l'élan, le Tout, la densité bouillante." L'arbre se situe au coeur de la création poétique. Dans "Un Champ d'Iles"(13), il écrit : " Cet arbre hésite au bord de vous comme un poème hésite au bord de l'eau". La germination, la poussée de l'arbre figurent la germination, la poussée du langage poétique et sa maturation. L'arbre et la langue poussent racine dans la même terre. Le paysage est texte.

Dans *Mahagony*, un spectaculaire glissement se produit. Du concept de l'arbre, nous passons à un nouvel élément qui commence à envahir l'espace martiniquais. Il s'agit de l'herbe ou de l'herbage.

"Je hais de donner un nom à l'herbe. Ce que je fais, je classe par catégories. Les herbes qui cassent, les herbes qui enroulent, les herbes qui piquent, les herbes qu'on boit, les herbes qui tachent, les herbes qui lavent, les herbes qu'on respire, les herbes qui guérissent, les herbes de quimbois, les herbes qui coupent, les herbes qui suent, l'herbe sèche, l'herbe sauvage, l'herbe rebelle. Il y a sûrement d'autres espèces, je vous laisse à les trouver."(172)

Curieusement, les herbes prennent primauté sur les plants, mal à l'aise dans ces temps-ci, car elles triomphent de leurs deux ennemis. Le premier, paradoxal, le chaos végétal qui équivaut au

chaos du temps, la végétation impénétrable de la forêt qui avance de toutes parts. Le second, le ciment, le béton et le goudron des bords des villes dont nous suivrons l'avancée inexorable dans "Tout Monde". Richard Burton dans son ouvrage déjà cité considère *Mahagony* "comme la dernière tentative de défendre la vieille pensée- racine contre la nouvelle pensée- rhizome qui s'avancant toujours, déjà menace de l'étouffer dans son fouillis sans commencement ni fin"(124). Cela semble vraisemblablement la signification de cette métamorphose de la végétation, cette mort et cet abandon de l'arbre unique déjà annoncée dans *La Case du Commandeur* où apparaissent pour la première fois, je crois, les épais relents de la mangle et les grands palétuviers. Dans *Poétique de la Relation*, Glissant établit une grille conceptuelle qui corrobore cette mésinterprétation et l'impose sur son imagination de l'arbre. Nous ne reviendrons pas sur les différences trop connues entre l'identité- racine et l'identité-rhizome. On sait que pour Glissant, l'identité rhizome traduit mieux la complexité de l'identité antillaise. Elle signifie la fin de la quête d'une racine, d'une origine unique qui s'est exprimée dans la Négritude. Nous préférons insister sur le changement de végétation, de paysage qui dès lors intervient dans "Tout Monde". C'est dans ce livre, *Essai? Roman?* que Glissant déplore la lente banalisation des paysages martiniquais avec la platitude des maisons de gros ciment, les chancres des maisons sur pilotis qui mangent par endroits les houles de végétation. Plus ou très peu d'arbres individualisés, à racine. Apparaissent le banian, le figuier maudit, arbres à rhizome. Le noeud d'un immense rhizome intercontinental se trouve situé dans la mangle dui Lamentin et cet élément essentiel détermine la pensée-mangrove qui domine les derniers ouvrages de Glissant. A partir de *Poétique de la Relation* et du *Tout monde*, la problématique de l'arbre est dépassé.

"Nous sommes fatigués de l'arbre, écrit Glissant dans *Poétique de la Relation*. Nous ne devons plus croire aux arbres, aux racines, aux radicelles, nous en avons trop souffert. Au contraire, rien n'est beau, rien n'est amoureux, rien n'est politique sauf les tiges souterraines et les racines aériennes, l'adventice et le rhizome"(25)

Le paysage n'est plus qu'un emmêlement de banians, chaînes non enchaînées de rhizomes et profondeurs mal calculées d'un figuier maudit. Il s'aplatit devant l'avènement d'une nouvelle pensée que Chamoiseau et Confiant vont aussi adopter et qui dès lors, va envahir la littérature martiniquaise: la pensée-mangrove.

J'arrête là ma promenade, trop rapide, à travers les complexités d'une oeuvre qui a beaucoup

contribué à mon enrichissement intellectuel. Il ne me reste plus qu'à remercier Edouard Glissant au nom de tous les écrivains antillais de nous avoir, entre autres choses, restitué un paysage que sans lui, nous aurions peut-être continué d'ignorer et, à travers lui, une histoire que nous aurions mal élucidée.

Ouvrages cités

Burton D.E. Richard- *Le Roman Marron : Etudes sur la littérature martiniquaise contemporaine*, Paris, l'Harmattan,1997

Dash, Michael - *Edouard Glissant*, Cambridge, Cambridge University Press,1995

Glissant Edouard - *La Lézarde*, Paris, Seuil,1958

Malemort, Paris, Seuil,1975

La case du commandeur, Paris, Seuil, 1981

Magahony, Paris, Seuil,1987

Le Discours antillais, Paris, Folio, 1997

Poétique de la Relation, Paris, Gallimard,1990

Tout-Monde, Paris, Gallimard, 1993

Racine Danie l- *The Antilleanity of Edouard Glissant in World Literature To Day*, Vol 63, No 4,1989

Segalen Victor - *Œuvres Complètes*, Paris, Robert Laffont, collections Bouquins,1995